

Article

« L'homme n'est pas l'humain »

Guy Bouchard

Laval théologique et philosophique, vol. 46, n° 3, 1990, p. 307-315.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400554ar>

DOI: 10.7202/400554ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'HOMME N'EST PAS L'HUMAIN *

Guy BOUCHARD

RÉSUMÉ. — L'emploi générique du mot « homme » témoigne symboliquement de la subordination des femmes dans la société patriarcale, du sexisme du langage ordinaire et du caractère sexué de la conceptualité philosophique. Nous examinons les principales critiques féministes de ce vocable et les diverses suggestions de remplacement qui ont été proposées en insistant sur la dimension hétéropolitique du problème, c'est-à-dire sur la nécessité de le résoudre dans le cadre d'une redéfinition globale de la société.

Dans la mesure où, en plus de dénoncer la situation injuste faite aux femmes dans les sociétés patriarcales, elle réclame la transformation de celles-ci en sociétés humaines où le sexe ne serait plus un facteur de supériorité pour les uns et d'infériorité pour les autres, la pensée féministe est étroitement liée à la perspective utopique. Cette préoccupation s'inscrit parfois dans la définition même du féminisme, comme en témoigne par exemple ce propos de Sheila Rowbotham¹ :

Il ne s'agit pas pour moi d'êtres biologiques, les femmes, faisant face à d'autres êtres biologiques, les hommes. Le féminisme est, à mon avis, un mouvement qui affirme les intérêts des femmes en tant que sexe. Mais il est plus encore, le moyen de libérer et de communiquer des manières de voir réprimées par la subordination. Le mouvement de libération des femmes fait partie de la création d'une société sans domination d'aucune sorte et cette société ne peut être dissociée du processus de sa formation.

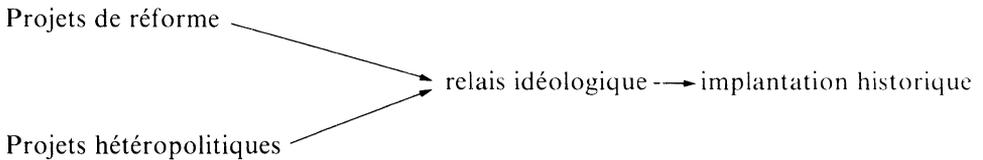
Une société sans domination d'aucune sorte : n'est-ce pas, précisément, une société utopique ? Mais cette dernière expression est ambiguë : les uns y entendent l'espérance d'une société meilleure qu'il nous appartient d'édifier, les autres penseront à une fuite au royaume des chimères. C'est dans l'espoir de neutraliser les connotations péjoratives du mot « utopie », ainsi que la confusion liée à son emploi tantôt dans le seul cadre d'un

* Texte produit dans le cadre d'un projet de recherche consacré à la *Philosophie hétéropolitique du féminisme* et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Une version abrégée en a été présentée au XVIII^e congrès mondial de philosophie tenu à Brighton en août 1978.

1. ROWBOTHAM, 1981 : 11.

certain type de littérature romanesque, tantôt dans celui d'une problématique privilégiant la discussion théorique de la société idéale, et tantôt dans celui d'une perspective élargie conjoignant ces deux types d'intérêt, que j'ai suggéré de le remplacer par la notion d'hétéropolitique et de le redéfinir au sein de celle-ci.

La pensée hétéropolitique se préoccupe des sociétés non seulement différentes, mais meilleures ou pires que la société de référence. Elle prend la forme de l'utopie lorsqu'elle anime une fiction, et celle de la para-utopie lorsqu'elle se formule théoriquement, par exemple dans une philosophie politique ou dans un discours religieux de type millénariste². Dans un article récent³, j'ai suggéré que la pensée hétéropolitique, parallèlement aux projets de réforme qui se contentent d'une transformation partielle de la société existante, ne peut acquérir d'efficacité historique qu'en passant par un relais idéologique, c'est-à-dire par une fermentation qui traduit le modèle individuel en objectifs, en stratégies et en tactiques assumés collectivement :



La pensée marxienne, par exemple, en tant que modèle embryonnaire particulier, n'a abouti à la Révolution d'Octobre que grâce à la médiation idéologique de Lénine et de son groupe. D'autre part, qu'elle soit utopique ou para-utopique, la pensée hétéropolitique comporte toujours une double dimension : critique, au moins implicite, de la société de référence, elle se présente aussi comme formulation plus ou moins élaborée d'une société nouvelle.

Ce modèle permet d'interpréter les textes hétéropolitiques proprement dits. Mais il constitue aussi l'horizon de sens de textes qui, en apparence, se limitent à des problèmes beaucoup plus spécifiques. Considérons par exemple un simple mot, le mot « homme ». Dès la première vague du féminisme américain, Charlotte Perkins Gilman⁴ écrivait :

We have taken it for granted, since the dawn of civilization, that "mankind" meant men-kind, and the world was theirs.

Women we have sharply delimited. Women were a sex ; "the sex", according to chivalrous toasts ; they were set apart for special services peculiar to femininity.

Les êtres humains biologiquement mâles ont usurpé le nom de l'espèce, mais aussi le pouvoir et la culture : au cœur du féminisme contemporain, Louky Bersianik⁵ réitère ce message :

« L'homme est un terme générique qui embrasse la femme » disaient les philosophes en plaisantant. Et vraiment, c'était une plaisanterie. Car, à la lecture de tous ces

2. Sur ces distinctions, cf. BOUCHARD 1985.

3. BOUCHARD, 1989.

4. GILMAN, 1971 : 17-18.

5. BERSIANIK, 1976 : 238.

beaux panégyriques, je me rendis compte que l'Homme était un terme générique qui n'embrassait que le mâle humain.

La condition humaine était la condition du mâle Humain, les hommes de ce temps étaient les mâles de ce temps, l'enfant qui vient de naître était mâle, la liberté, l'imagination, l'histoire, l'immortalité des Hommes, étaient celles des mâles Humains. J'en avais la confirmation constante, à chaque pas que je faisais dans les livres. Et bientôt, je sus de source sûre que les Femmes de la Terre n'étaient pas humaines à proprement parler, dit l'Euguélonne.

Mais les femmes de la Terre ne le savaient-elles pas déjà, elles qui ont vite découvert que les droits de « l'homme » n'étaient pas les leurs ?

Langage et pouvoir ont partie liée. Mais essayons de montrer, grâce au modèle hétéropolitique, que l'évaluation féministe du mot « homme », qu'elle s'inscrive dans une étude globale de la condition des femmes ou dans un débat en apparence strictement linguistique, comporte non seulement une dimension critique mais aussi une dimension constructive qui sollicite une *hétéropolis*.

1. *La dimension critique*

Les féministes contemporaines ont attiré l'attention sur le caractère aliénant de ce que la société considère comme *sa* langue. Selon Claudine Herrmann, par exemple, les femmes habitent une culture virile étrangère où le langage prend l'allure d'un homme qui se serait interposé entre le monde et elles comme s'il était seul au monde ; et dès qu'elle s'exprime en tenant compte de sa différence, la femme devient un danger pour la société des hommes, car cela signifie qu'elle refuse la répression et l'aliénation dans les valeurs viriles : mais ne serait-il pas plus enrichissant que chaque sexe apprenne la langue de l'autre et qu'en prenant conscience de leur identité les femmes contribuent à l'avènement d'une nouvelle culture ? Pour Vera Aebischer, le sexisme masculin se manifeste, entre autres, dans la réduction du langage féminin à un simple bavardage considéré comme le signe d'une déficience intellectuelle découlant de déterminismes biologiques, psychologiques ou sociaux, alors que « la représentation de la femme bavarde est autonome par rapport aux femmes et à leur "parler" représentés »⁶, autrement dit, alors qu'elle relève d'une construction *a priori* indépendante des faits réels. Marina Yaguello, de son côté, soutient que la langue commune et dominante est celle des hommes, la parole des femmes étant perçue comme déviante, et que « la place de la femme dans cette langue est le reflet de sa place dans la société »⁷ ; Yaguello étudie les diverses manifestations linguistiques du sexisme masculin et de la misogynie, et elle se demande jusqu'à quel point l'action volontariste sur la langue peut contribuer au changement des mentalités. Or, selon Mary Vetterling-Bruggin, trop peu de philosophes se sont préoccupés du caractère sexiste du langage ordinaire et de l'obligation éthique de modifier nos façons de parler, et selon Eleonor Kuykendall, la tâche philosophique d'une linguistique féministe est d'examiner comment l'intelligence se laisse ensorceler par les présupposés sexistes du langage. Mais l'instrument sans

6. AEBISCHER, 1985 : 167.

7. YAGUELLO, 1982 : 10.

doute le plus perfide de cette aliénation linguistique, c'est le mot « homme ». Ce terme constitue le foyer d'une double problématique : celle des rapports sociaux entre les sexes et celle de leur réverbération dans le langage en général et dans la conceptualité philosophique en particulier.

D'un point de vue féministe radical, l'évolution de l'humanité se caractérise par un clivage en deux classes, celle des hommes et celle des femmes, dont la première, depuis toujours ou après une antique période matriarcale, domine la seconde. L'histoire, comme le soulignent, entre autres, Charlotte Perkins Gilman et Simone de Beauvoir, a été monopolisée par les hommes, tandis que les femmes, conçues comme étrangères, étaient réduites à leur sexe et à la fonction de reproduction, confinées au foyer ainsi qu'aux activités dites féminines. Les hommes sont, dit Colette Guillaumin, alors que les femmes sont différentes ; les hommes ont un sexe, mais les femmes sont « le » sexe. Nous avons vécu, selon l'expression de Gilman, dans une « culture androcentrique » où toutes les activités humaines, depuis le commerce jusqu'à la science et à la philosophie, ont été monopolisées par un sexe qui les a décrétées « travail de l'homme ».

Cette situation de subordination des femmes se reflète dans le langage. Le langage, déclare Louky Bersianik, constitue le code de la culture patriarcale. Le français, par exemple, est une langue masculine, où le féminin est tiré du masculin comme Ève, d'une côte d'Adam. Même les langues qui ignorent l'accord sont masculines, ajoute-t-elle, elles expriment la supériorité de l'homme et le mépris de la femme. En témoignant, entre autres, l'absence de mots pour désigner la réalité professionnelle des femmes et la péjoration systématique des vocables qui caractérisent le domaine dit féminin : comme le notait Gilman, « efféminé », c'est-à-dire trop féminin, est un terme de mépris sans analogue masculin et, d'une manière générale, tout le vocabulaire féminin devient étrange et dérogatoire quand on tente de l'appliquer aux choses humaines. Parce qu'il les assaille de stimuli d'infériorité et d'incompétence, le langage, conclut Bersianik, n'offre pas aux femmes un instrument adéquat de pensée et d'expression individuelle.

La subordination des femmes se reflète aussi dans la pensée philosophique. Le problème de la sexuation du discours ne s'est paradoxalement jamais posé, souligne Luce Irigaray ; or comme l'homme a toujours été le seul sujet du discours possible, sa langue, qui apparaît comme l'universel, véhicule en fait une conceptualité qui est celle de l'homme en tant que tel. Ce caractère sexué de la conceptualité philosophique en général se manifeste paradigmatiquement dans la réflexion des philosophes sur la condition humaine. La philosophie, déclare Corrine Gallant, n'a eu que des pères. Ceux-ci, comme le notent également Mary Mahowald et Elen MacGuigan, ont esquissé la personne humaine d'après un modèle expressément ou tacitement masculin, la femme, lorsqu'on daignait s'en préoccuper, se révélant moins humaine à cause de son sexe, problématique, imparfaite, inférieure. Par rapport aux hommes, disait Schopenhauer, les femmes sont le sexe second à tous égards, fait pour se tenir à l'écart et au second plan.

Cette secondarité et cette subordination commandent les rapports respectifs des mots « homme » et « femme » dans plusieurs langues. Le rapport entre les sexes, disait

Simone de Beauvoir, n'est pas celui de deux électricités ou de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre, car on dit « les hommes » pour désigner les êtres humains, le sens particulier de *vir* s'étant assimilé au sens général et générique de homo⁸ ; face à ce type humain absolu, la femme apparaît comme le négatif, l'inessentiel, l'Autre. De même, Louky Bersianik dénonce les stéréotypes issus de l'usurpation des caractéristiques de l'humanité par la variété mâle de l'espèce : tout le positif se retrouve du côté de l'homme, tout le négatif, le méchant et le péjoratif, du côté de la femme. Le mot « homme », ajoute-t-elle, est sexiste, car il ne recouvre pas la même réalité pour l'homme et pour la femme tout en créant une illusion de symétrie. La valeur sémantique ambiguë du mot homme constitue ainsi le premier syndrome, et le plus important, de la non-neutralité d'une langue. Le glissement sémantique incessant entre la valeur « humanité » et la valeur « mâle » engendre l'équivoque que l'espèce à laquelle appartient la femme est mâle, que le mâle constitue le dénominateur commun de cette espèce dont la femme serait une fraction illégitime ou anormale. Le mot « homme » schizophrénise les femmes : il les invite à faire partie de l'espèce tout en les en expulsant⁹. Cette expulsion devient dérision dès qu'une femme utilise le mot « homme » pour se désigner en tant qu'être humain : elle ne peut dire « je suis l'homme », non plus qu'on ne peut dire d'elle « Ecce Homo »¹⁰ ! Marina Yaguello¹¹ souligne que l'identification du mâle et de l'espèce est à la fois le résultat d'une mentalité sexiste et le moyen par lequel elle continue de sévir. Jusqu'à preuve du contraire, déclare-t-elle, l'être humain est un homme, c'est-à-dire un mâle. Or

l'emploi d'un même mot pour désigner à la fois l'espèce humaine et le mâle de l'espèce a quelque chose de paradoxal. Comment un mot peut-il à la fois inclure et exclure le sexe féminin ? On dira bien sûr que l'emploi du masculin générique n'est qu'une convention grammaticale, mais ça n'est pas aussi évident que ça en a l'air. Cet emploi contient une ambiguïté latente car on a toute latitude pour interpréter *homme* comme incluant ou excluant les femmes selon les préférences de l'énonciateur et de l'auditeur. Si « les hommes sont mortels » est sans ambiguïté, quand on dit *les grands hommes*, on ne pense généralement pas aux femmes, et quand on écrit : « l'homme est le seul mammifère qui ait recours au viol », on y pense encore moins. Enfin, quand l'Église nous dit que Dieu a créé l'homme à son image, il nous est difficile de nous représenter que cela concerne aussi les femmes car Dieu est métaphoriquement mâle.

-
8. Elisabeth Beardsley décrit ce phénomène en termes d'impérialisme linguistique, dans le cadre d'une étude consacrée à la sexualisation désignative (« referential genderization »), c'est-à-dire à l'obligation, lorsqu'on tient des propos sur l'être humain, de faire une distinction fondée sur le sexe pour éviter que l'expression utilisée n'apparaisse incorrecte ou inappropriée. Les hommes peu sensibles à ce phénomène devraient lire l'article dans lequel Dorothy Sayers inverse les données de la discrimination linguistique.
 9. Le mot « homme » est source d'ambiguïté, note Mahowald, car on peut l'interpréter de façon à inclure ou à exclure les membres femelles de l'espèce humaine. Cette ambiguïté continue à jouer même lorsqu'un mot spécifique désigne l'espèce humaine, souligne Bersianik, car ce mot, en allemand par exemple, ou en grec, est au masculin.
 10. Dans son roman utopique *The Female Man*, Joanna Russ subvertit la mainmise masculine sur le mot « homme » : si nous sommes tous et toutes l'Humanité, dit l'une de ses personnages, alors je suis un homme, pas une femme, car qui a jamais entendu parler de la femme de Java, de la femme existentielle ou des valeurs de la femme occidentale ?
 11. YAGUELLO 1982 : 168-169, 186-187.

Poussant à la limite cette logique de l'exclusion et la collusion du masculin et du mâle, Colette Guillaumin soutient qu'il n'existe pas de vrai masculin, c'est-à-dire de genre grammatical mâle : il existe plutôt un général et un féminin, un humain et un femelle. Le mot « homme », dit-elle, ne signifie pas *mâle*, mais *espèce humaine*, et les hommes ne tiennent pas à n'être, comme les femmes, qu'une fraction de l'espèce. En fait, précise-t-elle, la femme n'est même pas une fraction de l'espèce, puisque le mot « femme » désigne le genre femelle, mais non l'espèce humaine : « Il y a donc l'espèce humaine, composée d'êtres humains, qui peut se diviser en mâles. Et puis, aussi, il y a les femmes qui ne sont pas dans l'espèce humaine et ne la divisent donc pas. »

L'ambiguïté du mot homme, liée à la dévalorisation philosophique du concept de femme, au sexisme du langage et, ultimement, à l'infériorité des femmes dans la société, constitue donc une anomalie dont la prise de conscience peut susciter ou accompagner, dans une perspective hétéropolitique, un sentiment de révolte préluant à une démarche de reconstruction de la société.

2. *La dimension constructive*

Pour dissiper l'ambiguïté du mot « homme », l'on peut, comme le suggère Mahowald, restreindre sa signification : il ne signifierait plus que le mâle de l'espèce humaine, celle-ci étant désignée par des expressions comme « être humain » et « personne ». L'emploi de ces termes neutres est également préconisé par les féministes qui dénoncent la pseudo-neutralité de vocables par ailleurs masculins comme le substantif « homme » et le pronom « il ». Janice Moulton, par exemple, soutient que ces vocables ne sont jamais neutres même lorsqu'on se propose de les employer sans discrimination entre les sexes, parce que certaines personnes au moins risquent de ne les appliquer qu'aux hommes. Quant à Carolyn Korsmeyer, elle concède qu'une utilisation neutre de ces termes est possible, mais qu'elle est sexiste parce que les mots qui se rapportent aux femmes n'ont pas les connotations positives de ceux qui désignent l'homme ou l'espèce, et parce que les premiers, précisément à cause de leur signification restrictive, attirent indûment l'attention sur le sexe de la personne désignée et perpétuent une conception étriquée du concept de femme.

Le recours à l'expression « être humain » pour désigner l'espèce a pourtant soulevé deux types d'objections. Dans une perspective synchronique d'abord, on peut, comme Beardsley, constater que l'expression « être humain » désigne principalement la classe des créatures vivantes autres que les plantes et les animaux, de sorte que dans une phrase comme « x t'attend », on peut remplacer « x » par « homme » ou « femme » sans créer de surprise, mais non par « être humain » ou par « personne ». Autrement dit, les termes qui opèrent une discrimination sexuelle¹² sont familiers, mais non les

12. L'adjectif « sexuel » est ambigu : il renvoie aussi bien à la sexualité proprement dite qu'à la différence entre les sexes sans connotations spécifiquement « sexuelles ». Pour éliminer cette ambiguïté, j'utilise, dans le second cas, l'adjectif « sexual ». Celui-ci offre encore l'avantage de se prêter facilement à la dérivation : en plus de l'adverbe « sexuellement » (les termes « sexuellement neutres » sont ceux qui restent neutres par rapport à la différence sexuelle), il permet le substantif « sexualisation », qui désigne l'acquisition d'une « identité sexuelle ». Cette dernière expression a elle aussi pour but de supprimer une ambiguïté, celle du mot « genre », calqué sur l'anglais « gender ». Comme le souligne Odette Thibault

termes sexuellement neutres. D'un point de vue éthique, l'emploi constant de vocables sexuels entrave pourtant la formation des concepts généraux d'être humain et de personne qui sont essentiels à la constitution d'une image de soi positive et au développement d'une perspective morale non sexiste. Beardsley suggère d'encourager l'utilisation du mot « personne » plutôt que celle du vocable « être humain ». Parallèlement, Jane Duran soutient qu'il existe de véritables emplois neutres de termes masculins comme « homme » et « il » : Moulton, souligne-t-elle, ne démontre pas qu'un emploi de ces mots que l'on veut neutre et qui est reconnu comme tel n'est pas effectivement neutre. Bersianik, par contre, préfère un néologisme, la « gynanthrope ». Puisque le mot « homme » désigne le mâle, dit-elle, les adjectifs « humain » et « humaine », qui en dérivent, ont subi le même détournement, de sorte que les sciences humaines, par exemple, sont des sciences du mâle. La gynanthrope constitue un nouveau type humain : si elle ressemble à l'homme par bien des côtés, elle participe pourtant d'un autre ordre au-delà de l'esprit humain (mâle), elle incarne l'esprit anthropien, qui appartient également aux femmes et aux « mâles humains » en tant qu'êtres animés doués de parole :

Entre langage simplement humain ou mâle, et langage féminin naguère animal puisque muet, et aujourd'hui supra-humain parce que « anthropien », il y a une réelle solution de continuité [...]. L'émergence de la gynanthrope serait le produit d'une « culture nouvelle » elle-même émergente et dite « culture au féminin » caractérisée par la prise de parole après des siècles de mutisme, et par la prise de conscience collective de notre « incompétence linguistique », dans le contexte d'un langage non représentatif de notre réalité¹³.

L'argument diachronique de Bersianik n'est pas irréfutable. Ce n'est pas parce que « humain » dérive de « homme » (*homo*) au sens générique qu'il a nécessairement subi le même détournement. D'un point de vue synchronique, l'adjectif « humain » et le substantif « être humain » sont moins ambigus que le mot « homme » et plus difficilement réductibles au mâle : sinon, l'expression « mâle humain », qu'utilise Bersianik, serait purement redondante. On peut dès lors se demander si la solution de Mahowald n'est pas préférable : l'utilisation systématique des mots « être humain » et « humain » pour désigner l'espèce, les mots « homme » et « femme » correspondant aux variétés mâle et femelle de celle-ci, serait sans doute plus facile à diffuser que la triade implicite de « l'anthropien », de la « gynanthrope » et de l'*andranthrope*. Quant à l'objection synchronique de la non-familiarité du vocable « être humain » dans certaines expressions courantes, elle est contournable. En effet, si le mot « personne », dans les mêmes contextes, est tout aussi peu familier que le mot « être humain », il s'ensuit que l'utilisation systématique de l'un comme de l'autre est plus politique que

(1978 : 221) : « En anglais, on emploie couramment le mot *gender*, qui signifie "genre" au sens de "genre masculin" ou "genre féminin" en grammaire, pour exprimer cette identité sexuelle largement imprégnée de définitions socio-culturelles, par opposition à *sex* qui demeure biologique. L'emploi du mot "genre" en français porte trop à confusion à cause de la multiplicité des sens du mot ("bon genre", "mauvais genre", etc.). » Si le mot « genre » correspondait en effet à l'identité sexuelle (plutôt que « sexuelle ») tout en conservant son sens grammatical, les questions suivantes de Marina Yaguello (1982 : 91) seraient intégralement ambiguës : « Qu'est-ce que le genre ? Quelle est sa fonction ? Y a-t-il un rapport entre genre et sexe ? Dans quelle mesure le genre influe-t-il sur les représentations symboliques collectives ? »

13. BERSIANIK, 1984 : 226-227.

linguistique. Dans cette perspective, la preuve linguistique de l'existence de certains emplois neutres du mot « homme » devrait d'autant moins prévaloir contre la décision politique de ne plus utiliser un vocable qui reste ambigu dans certains contextes tout en symbolisant la domination masculine, que cette décision n'acquiert sa véritable signification que dans un contexte hétéropolitique.

Notre conception philosophique de l'humanité est à repenser, affirment MacGuigan et Mahowald. Toute la conceptualisation théorique est à redéfinir, proclame Irigaray. Les femmes, dit Bersianik, ne doivent pas respecter un système linguistique qui les exclut, les ignore ou les méprise, elles doivent le pervertir et le redéfinir pièce à pièce pour le détourner de l'adoration du phallus. Il nous faut redéfinir le masculin et le féminin, soutient Gilman, de façon à mettre fin à la culture androcentrique et à libérer le territoire de l'humain, que les hommes ont injustement monopolisé. Redistribuer le champ sémantique de l'humain, cela implique donc, si l'on veut mettre fin à la gynentropie sous toutes ses formes, la transformation de la langue dans son ensemble, la déséxisation du savoir et la redistribution des rapports sociaux entre femmes et hommes : une nouvelle société, une *hétéropolis*. Dans les termes de Louky Bersianik ¹⁴ : « Le monde alors se laissera déplacer de quelques millimètres pour qu'apparaisse l'inapparente et l'inconcevable, cette langue du futur façonnée à l'inverse de l'ancien modèle sexiste : deux poids deux mesures, c'est-à-dire une langue au féminin et au masculin, de même poids, de même mesure. » Mais pour machiner ce déplacement inouï, un premier jeu de mots est nécessaire, le remplacement hétéropolitique de cette métaphore du genre pour l'espèce que constitue le mot « homme ». Dans les termes, à nouveau, de Bersianik ¹⁵ :

Si les révisionnistes de toute catégorie, si les révolutionnaires de tout acabit, s'employaient à abolir définitivement ce mot HOMME dans son sens générique usurpé à l'espèce, ils feraient là une révolution essentielle qui pourrait mener à la révolution totale sans quoi cette dernière me paraît impossible à réaliser.

BIBLIOGRAPHIE

- AFBISCHER, Verena, (1985) : *Les femmes et le langage*, Paris : P.U.F.
- BEARDSLEY, Elizabeth, (1976) : « Referential Genderization », in *Women and Philosophy* (C. GOULD, M. WARTOFSKY, eds.), New York, G.P. Putnam's Sons, pp. 285-293.
- BEARDSLEY, Elizabeth, (1981) : « Traits and Genderization », in *Feminism and Philosophy* (M. VETTERLING-BRAGGIN, F. ELLISTON, J. ENGLISH, eds.), Totowa : Littlefield, Adams, pp. 117-123.
- BEAUVOIR, Simone de, (1968) : *Le deuxième sexe*, Paris : Gallimard : Coll. Idées n. 152-153.
- BERSIANIK, Louky, (1976) : *L'Euguélonne*, Montréal : Éditions La Presse.
- BERSIANIK, Louky (1982) : « Louky Bersianik et la mythologie du futur. De la théorie-fiction à l'émergence de la femme positive » (entrevue avec D. Smith), *Lettres québécoises*, 27, pp. 61-69.

14. BERSIANIK, 1984 : 230.

15. BERSIANIK, 1976 : 242.

- BERSIANIK, Louky, (1984): « Ouvrage de dame », in *Les œuvres de création et le français au Québec* (I. BELLEAU, G. DORION éds), t. 3, Éditeur officiel du Québec, pp. 219-230.
- BERSIANIK, Louky, HAREL, Louise, (1986): « Comme en langue étrangère », *La vie en rose*, n° 38, pp. 26-29.
- BOUCHARD, Guy, (1985): « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie », et « L'hétéropolitique de l'histoire », in BOUCHARD, G., GIROUX, L., LECLERC, G., *L'utopie aujourd'hui*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- BOUCHARD, Guy, (1989): « L'hétéropolitique féministe », *Laval théologique et philosophique* 45, 1, pp. 95-120.
- DURAN, Jane, (1981): « Gender-Neutral Terms », in VETTERLING-BRAGGIN 1981, pp. 147-154.
- GALLANT, Corinne, éd. (1984): *La philosophie... au féminin*, Moncton: Éd. d'Acadie.
- GILMAN, Charlotte Perkins, (1904): « Masculine, Feminine, and Human », *The Woman's Journal*, XXXV, 16 janvier, p. 18.
- GILMAN, Charlotte Perkins, (1971): *The Man-Made World of Our Androcentric Culture*, New York: Johnson Reprint Corp.
- GUILLAUMIN, Colette (1978): « Pratique du pouvoir et idée de Nature: (A) L'appropriation des femmes. (B) Le discours de la nature », *Questions féministes* 2, pp. 5-29; 3, pp. 5-28.
- HERMANN, Claudine, (1976): *Les voleuses de langue*, Paris: Éditions des femmes.
- IRIGARAY, Luce, (1978): « Le langage "de" l'homme », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 168, 4, pp. 495-504.
- KORSMEYER, Carolyn, (1981): « The Hidden Joke: Generic Uses of Masculine Terminology », in VETTERLING-BRAGGIN 1981, pp. 116-131.
- KUYKENDALL, Eleanor, (1981): « Feminist Linguistics in Philosophy », in VETTERLING-BRAGGIN 1981, pp. 132-146.
- MACGUIGAN, Maryellen, (1983): « Is Woman a Question? », in BELL, Linda (ed.), *Visions of Women*, Clifton (N.J.): Humana Press.
- MAHOWALD, Mary B., ed., (1978): *Philosophy of Woman: Classical to Current Concepts*, Indianapolis: Hackett Publishing Co.
- MOULTON, Janice, (1981): « The Myth of the Neutral "Man" », in VETTERLING-BRAGGIN 1981, pp. 100-115.
- ROWBOTHAM, Sheila, (1981): « Mouvement des femmes et luttes pour le socialisme », *Nouvelles questions féministes* 3, pp. 9-33.
- RUSS, Joanna, (1975): *The Female Man*, New York: Bantam.
- SAYERS, Dorothy, (1969): « The Human-Not-Quite-Human », in *Masculine/Feminine*, (B. and T. ROSZAK éds.), New York: Harper Torchbooks, pp. 116-122.
- SCHOPENHAUER, Arthur, (1979): « Essai sur les femmes », in *Pensées et fragments*, Genève: Slatkine Reprints, pp. 129-145.
- THIBAUT, Odette, (1978): « Les aspects psychologiques », in *Le fait féminin* (E. Sullerot éd.), Paris: Fayard, pp. 221-222.
- VETTERLING-BRAGGIN, Mary, ed. (1981): *Sexist Language. A Modern Philosophical Analysis*, Totowa (N.J.): Littlefield, Adams & Co.
- YAGUELLO, Marina, (1982): *Les mots et les femmes*, Paris; Petite bibliothèque Payot.